

Tulle des classes, conséquence et châti- ment de la société capitaliste. Tout ce qui est noble et sensé dans le pays rallie- ra la grande idée civilisatrice du prolé- tariat, et c'est en ce sens que le suffrage universel est pour le socialisme et pour la classe ouvrière une force nouvelle, dont nos aînés aux jours de la Commu- ne, ne pouvaient soupçonner toute l'ef- ficacité.

Il ne pouvait soupçonner aussi la force de révolition que l'organisation syndicale étendue et systématisée donne aux salariés, en leur permettant les vastes refus concertés de travail. La grève coordonnée et généralisée, c'est la sommation tous les jours plus impérieuse faite au capital de reconnaître la puis- sance du travail. Une société dans la- quelle le travail comprend de plus en plus qu'il peut se refuser soudain est une société frappée au cœur. Même si cette menace ne peut se réaliser que par- tiellement et à de longs intervalles et pour de grands objets qui auront pas- sionné la conscience ouvrière, elle pèse sur le privilège bourgeois comme une force permanente de désorganisation, ou plutôt il la porte en lui comme une in- quiétude toujours présente. Si l'Océan se dérobait soudain, il n'ouvrirait pas de plus vastes abîmes que le travail en se refusant. Ce qui ajoute à l'impression de cette puissance de la grève, c'est qu'elle peut se manifester sans ces violences ex- térieures et superficielles qui fournissent aux gouvernements bourgeois des prétextes ou des diversions. Le refus de travail comme tel, dans sa pureté, dans sa lé- galité, est une force formidable ; pour en neutraliser les effets, la société bour- geoise est obligée de renier les principes de liberté du travail et de liberté du non travail qu'elle-même a proclamés ; et c'est l'aveu qu'elle ne peut plus vivre. Le droit à la vie invoqué pour elle par M. Clemenceau contre le droit des ou- vriers à disposer de leur force de tra- vail, ce n'est pas la formule hautaine de quiétude ma femme, mes enfants, pour qui je suis plus mère que leur mère. Cepen- dant je savais que je parlais pour quelque chose de grand. Je ne disposais pas de moi. Je ne me sentais plus moi-même. S'il fallait mourir, j'étais prêt.

Le grand problème de méthode, révo- lutionnaire des temps nouveaux, c'est de combiner la conquête du suffrage uni- versel, et l'action croissante de la force syndicale tendant à la grève générale comme à son moyen propre et suprême de protestation, de combat et de reven- dication. Ces deux actions se peuvent harmoniser, sans se subordonner ni se confondre, et la force des choses qui ne permet au prolétariat de se passer ni de l'une ni de l'autre les harmoniserait né- cessairement. Pour que le recours à la grève générale ait tout son effet, il faut qu'il soit au service d'une revendication étendue et claire ; et il faut que le rapport de cette revendication à l'histoire gé- nérale de la civilisation humaine évoluant vers des formes supérieures apparaisse à un grand nombre d'esprits. Or, l'essen- ce même de la propagande politique du socialisme, c'est de dépasser les fron- tières corporatives et de démontrer à l'ensemble de la nation que l'action du prolétariat prépare une humanité plus haute, et meilleure pour tous les hom- mes. Dans ce milieu vaste, préparé et humanisé par la propagande de l'idée socialiste, la grève générale ne produira pas des paniques de réaction, mais des mouvements de progrès et des ébranle- ments de révolution. D'autre part, com- ment le socialisme amènerait-il aux oc- cupations décisives la société confuse qu'il ne pénètre qu'à demi de sa clarté, si la force organisée de la classe ouvrière ne donnait pas, à certaines heures, l'im- pulsion qui brise les dernières résistan- ces ?

En vain, les réacteurs essaieront de semer la peur. Ils ne provoqueront, si même ils y réussissent, que des reculs passagers, suivis bientôt de nouveaux et plus vigoureux états. Il vient une heure où la peur des privilégiés, même commu- niquée à la partie inconsciente de la masse, ne peut plus arrêter les mouve- ments ; mais il vient aussi un jour où « elles se sauvent en avant ». Le pro- létariat peut défilé les manœuvres et les violences.

La Commune a contribué à cette cer- titude hautaine. Elle a entretenu dans la classe ouvrière française cette tradition d'audace et d'espoir qui en fait la dignité et la force. L'effort héroïque de nos aînés n'a pas été vain ; leurs souffrances n'ont pas été perdues.

JEAN JAURÈS.

## A LA DOUMA AU GROUPE DU TRAVAIL UN DÉPUTÉ PAYSAN

On sait le rôle important joué à la der- nière Douma par les membres du groupe du travail. Le revirement prochain sur sa composition dans l'assemblée ac- tuelle, mais les leaders de l'humanité n'ont certainement pas oublié : Anikine, âme limpide, esprit profond, entier, homme de caractère, qui n'aimait pas les mots et joignait l'acte à la parole ; Jilkin ; Ala- dine, le plus bruyant de tous les travail- listes et probablement le plus connu à l'étranger ; Onipko, le député de Stavropol (Caucase), qui fut arrêté pendant l'émeute de Cronstadt, et qui est maintenant en Sibirie.

Le plan des travaillistes, signataires du manifeste de Vyborg menant aujour- d'hui une vie atroce. Quelques-uns sont dans la plus noire misère. Trois prêtres travaillistes sont chassés de l'Eglise et bannis des gouvernements où ils exer- çaient leurs fonctions.

Emouvante histoire d'un député

Solomko, député de Koursk, vient de traverser de longs mois d'une vie misé- rable. Dépourvu de son mandat au 9 juil- let, et banni de son gouvernement après le manifeste de Vyborg, il chercha du tra- vail comme il put. En Finlande d'abord, puis il s'y trouva. Il put quelques temps y tourner la roue dans une fabrique. Pay- san habitué à une vie rude, il ne répugnait nullement à un métier manuel. Mais il fut congédié. Il vint à Pétersbourg, « La fabri- que, c'était déjà trop bien, disait-il sim- plement. Le mieux que je puisse souhaiter, c'est d'être quelque part à l'écurie, parce que j'aime beaucoup les chevaux. Ou bien encore porter du bois, ce serait très bien ». Or essaya de lui trouver une place de por- tier, mais pour un député poursuivi, ce fut impossible.

Enfin il fut autorisé, en décembre der- nier, à retourner à la campagne, à Koursk. Il était dans la joie de revoir sa femme et ses enfants, de reprendre sa vie de pay- san, bien qu'il fût très pauvre.

« Pourquoi avez-vous été élu ? lui de- manda-t-on. — Parce que j'étais le plus pauvre, répondit-il très sérieusement. Chez nous, il y avait un courant en faveur des paysans. Les électeurs du premier degré m'ont élu parce qu'ils me connaissaient bien. Au deuxième degré on disait : « Nous voulons quelqu'un qui porte comme nous une part de responsabilité avec le nom écrit en dedans ». Comme j'avais sur moi cette peau de mouton, qui est bien la pire qu'on ait jamais vue, on a dit : « Pourquoi cher- ches-tu plus mauvais ? Voilà tout juste ce qu'il nous faut ». Et on m'a dit : « Va-t'en, pauvre et procure nous un peu de foin ».

Cet homme simple avait en même temps une conception très haute et un sentiment très courageux de sa mission. « Il m'était un peu pénible de partir pour la Douma, de quitter ma femme, mes enfants, pour qui je suis plus mère que leur mère. Cepen- dant je savais que je parlais pour quelque chose de grand. Je ne disposais pas de moi. Je ne me sentais plus moi-même. S'il fallait mourir, j'étais prêt ».

On lui demandait s'il n'avait pas éprou- vé quelque gêne au palais de Tauride. « De la gêne ? Pourquoi ? Au contraire, cela me paraissait tout simple. Depuis mon élec- tion je vivais comme dans un songe, et dans un songe tout est naturel ».

Cette histoire de Solomko n'est pas seu- lement authentique et n'est pas seulement une anecdote. Il y avait d'autres Solomkos, il y a encore d'autres Solomkos à la Dou- ma.

ETIENNE AVERAND.

## LA GRÈVE TRAGIQUE

Nouveaux détails sur la bagarre de Nan- tes. — Les deux bilans. — Le cynisme d'un policier. — Les maçons se so- lidarisent avec les dockers.

Nous avons donné hier, en substance, le compte rendu de la sanglante bagarre pro- voquée à Nantes, sur le quai de la Fosse et dans les rues avoisinantes, par les violences de la gendarmerie et de la police déchaînées sur les dockers en grève qui venaient de sortir paisiblement de la Bourse du Travail. On sait que, dans la manifestation ouvrière rapidement aggravée par les brutalités sans vages des prétendus défenseurs de l'ordre, un ouvrier a été tué raide d'un coup de revolver à la tête. La victime est un docker, Charles Victor, âgé de quarante-cinq ans qui habitait rue du Havre.

Un autre ouvrier a été blessé grièvement et l'on ne compte pas les pauvres gens sur lesquels les gendarmes et les agents en furie ont cogné à tour de bras et qui sont allés chez eux panser leurs blessures. Un grand nombre d'opérés. La justice se prépare à frapper à son tour.

De l'autre côté, de l'aveu de toute la presse locale, les blessures sont rares ; elles se ré- duisent à des contusions superficielles et sans gravité. Il en est toujours ainsi. Quelle résistance peuvent opposer aux coups de sabre et aux coups de feu des malheureux dont les mains impuissantes n'ont pas d'au- tre arme que les pierres des chemins ?

Il va sans dire que les autorités s'effor- cent d'esquiver la responsabilité de ce lâche assassinat. Le commandant de gendarmerie Wehrin a passé en revue les carabines de ses hommes, et cette revue n'a donné aucun résultat. Il fallait s'y attendre. L'as-

assin pourra recommencer aussi impuné- ment dans une autre occasion.

On sait aussi que le citoyen Blanchard, secrétaire de la Bourse du Travail, a été frappé avec violence.

C'est vraiment peine perdue d'essayer de connaître le nom du policier cynique qui a crié : « Tu as de la chance qu'il ne fasse pas nuit, sans cela, on t'arrangerait mieux ». M. Sarradin, maire réactionnaire de la ville, absout d'avance ce stupide et féroce protecteur du patronat.

Une très vive effervescence règne dans tout le monde ouvrier, qui menace de ré- pondre par des représailles. Les maçons ont décidé de se solidariser avec les dockers et de proclamer la grève générale de leur corporation. Grâce en soient rendues à M. Sarradin, pour qui la défense des inté- rêts capitalistes prime toutes les autres con- sidérations.

## LES PAPIERS MONTAGNINI

A propos de la motion du citoyen Jaurès. — M. Clemenceau confère avec M. Guyot-Dessaigne.

Le président du Conseil a conféré hier ma- tin au ministère de l'Intérieur avec M. Guyot-Dessaigne, au sujet de la motion dont le citoyen Jaurès saisi la Chambre relative- ment à la publication d'une partie des pa- piers Montagnini et à leur examen par une commission d'enquête parlementaire, con- curremment avec le Parquet.

Les journaux se livrent à des pronostics et continuent à prétendre que le gouver- nement sera hostile à la motion du citoyen Jaurès. Nous estimons quant à nous qu'il sera bien difficile au ministère de s'opposer à la nomination immédiate d'une commis- sion d'enquête.

## Ce qu'il ne dit pas Mais ce qu'on en dit

Les lecteurs du *Matin* ne savent pas tout. Ils ne savent même pas avec quel mépris sans-gêne les modestes collaborateurs de l'imprimerie sont traités par MM. Harquin, Lauzanne et l'ineffable Buneau-Varilla.

Depuis surtout que le projet d'impôt sur le revenu est déposé, l'humeur des Grands Chefs est exécrable et le péché personnel en subit les effets.

Une affiche qu'on lira ce matin, sous la signature de la *Fédération Nationale des Presses Typographiques* et de la *Chambre Syndicale des Ouvriers Imprimeurs*, nous apprend que, dans les ateliers du *Matin*, un ukase interdit les conversations et ras- semblements. Chuchoter ce n'est M. Har- quin qui a le génie de M. Buneau-Varilla, ou que c'est M. Buneau-Varilla qui a l'es- prit de M. Harquin, et, dans tous les cas, que M. Lauzanne n'a rien, est un fait cri- minel.

Mais il y a pire. Dans cette libérale feuille, en effet, on suppose tout, sauf un ouvrier soit syn- diqué.

On accorde tout, sauf le repos hebdo- madaire. On écoute tout, sauf les réclamations du personnel. On récompense tout, sauf le dévouement. Pendant la grève de l'électricité, MM. Harquin, Lauzanne et Buneau-Varilla ont offert aux modestes héros du travail, dé- pensant sans compter leur énergie prolé- tarienne, 70 centimes l'heure supplémen- taire de nuit.

Enfin, on suppose tout, sauf que les ou- vriers se reconforment après neuf heures consécutives de labeur. Pour cet attentat, deux syndiqués ont été mis à la porte. Mais, sous ces réserves, il va de soi que le *Matin* reste un journal qui dit tout.

PIERRE BERTRAND.

## LA GRÈVE D'ESSONNE

## LES PROVOCATIONS CONTINUENT

Les gendarmes font pression sur les ou- vriers. — Une mise au point. — La solidarité des travaillistes s'affirme.

Le conflit entre M. Darblay et son perso- nel des papeteries d'Essonne continue, et aussi les provocations policières. Chaque jour, ce sont de nouvelles manœuvres non déguisées en faveur du patronat pour amener la désagrégation du bloc ouvrier.

L'arrestation de Delaino n'ayant pu produ- ire l'effet voulu, on attendait, ce sont les gen- darmes qui, immédiatement, ont recommencé à menacer de signer des feuilles dont ils n'ont pas le droit de prendre connaissance.

Dans les rues, sous la sauvegarde de la gendarmerie, cette dernière engage ouverte- ment les jaunes à taper sur les rouges. Sa- medi soir, des charges folles ont eu lieu rue d'Angoulême, et au coin du cimetière d'Es- sonne, un groupe de grévistes a été, sans motif, mis en joue par une patrouille con- duisant des jaunes avec cette sommation ty- pique : « Dégarnissez ou bon fait feu ! »

Les journaux, eux aussi, se mettent de la partie. C'est ainsi qu'hier certains de nos confrères annonçaient que des meules de

paillle et les hangars les abritant avaient été la proie des flammes dans l'usine Darblay. Les dégâts étaient évalués à 200,000 francs et 400,000 par certains. Les pompiers de Corbeil, Essonne, Ballancourt, le sous-préfet, etc., tous étaient d'accord sur les lieux du sinistre, et il naturellement on concluait à la malveillance.

Or, le sinistre est loin d'avoir les propor- tions signalées. Les hangars n'existaient pas et les dégâts matériels n'atteignent certai- nement pas une forte somme. D'autre part, on ne peut attribuer aux grévistes de responsa- bilité dans cette affaire si l'on sait que la paille se trouvait au centre même de la cour de l'usine et qu'un poste de gendarme était placé là en surveillance. Peu déclaré soit par une allumette ou une pipe de genarmerie ou encore par la maladresse d'un jaune, là est seulement où l'on doit rechercher la vérité.

## La solidarité

Au cours de la réunion qui a eu lieu hier avec les concours des citoyens Roussel, des Presses typographiques ; Marck, de la Con- fédération du Travail, etc., le citoyen Bar- bier, secrétaire du syndicat, a fait connaître que les secours affluant déjà permet- tant de continuer les soupes communistes.

C'est ainsi que les papeteries de Ballancourt ont voté un premier secours de 50 francs et verseront une cotisation journalière de 25 centimes par homme. Les chapeliers ven- dent le cinquième de leurs salaires et prendront à leur charge un certain nombre d'enfants.

Les ouvriers et employés de la Société coopérative la « Solidarité » abandonnent 10 0/0 de leurs salaires et assurent un kilo de pain par jour aux adhérents à la So- ciété.

Citons encore des envois de fonds de Fou- gères, d'Ivry-Petit-Bourg, Moulins de Cor- beil, etc.

Toutes les organisations ouvrières se for- ment un devoir d'aider les camarades d'Es- sonne dans la lutte entreprise contre l'in- transigeance de M. Darblay, qui veut surtout décapiter le syndicat.

Comme pour Fougères, l'humanité rece- vra, à dater d'aujourd'hui, les fonds que les militants, groupes, organisations voudront bien lui faire parvenir pour les grévistes Essonnais.

P. TESGHE

## LE CONGRÈS DES DOUANIERS

La quatrième journée. — Une résolution im- portante. — Le journal corporatif. — Aux salons Vanthier.

Il n'y a eu, dans cette quatrième journée, qu'une séance ouverte, le matin, à huit heu- res, sous la présidence du citoyen Bassagatz, assisté des citoyens Vincent Mazzionacci et Sévelle, secrétaire. On y a surtout traité des questions d'ordre intérieur sur le détail desquelles il est superflu de s'étendre. Il est cependant nécessaire de donner in exten- so le texte de la motion suivante à laquelle cer- tains directeurs feront sans doute grise mine, mais que M. Caillaux se fera un devoir de lire avec bienveillance.

Le Congrès émet le vœu que le ministre des Finances donne des ordres pour que les direc- teurs reçoivent, sans demande d'audience préa- lable, les délégués des groupes.

Le Congrès décide, en outre, la suppression des dossiers individuels à la capitainerie et à l'inspection, et le maintien d'un dossier unique au siège de la direction. A ce dossier sera ad- joint un bordereau récapitulatif des pièces le- gales, le dossier et le dossier seront communi- qués au personnel dans le courant de janvier.

Les délégués ont, ensuite traité la question du journal corporatif *l'Action douanière*, qui batte le vaillamment contre l'esprit de routine et d'oppression. Après avoir engagé tous les adhérents à le soutenir, ils ont décidé de former à Paris une commission de six mem- bres, chargée de correspondre avec le direc- teur et de s'occuper avec lui de toutes les questions de polémique, d'éducation et de propagande.

Avant de clôturer ses travaux, le Congrès a adressé aux camarades de tout le prolé- tariat administratif, et plus particulièrement à ceux qui lui ont apporté un appui moral, ainsi qu'à la presse républicaine et socialiste et aux membres du Parlement ses sincères remerciements et son salut le plus frater- nel.

## Le conseil d'administration

On a procédé ensuite à la nomination d'un conseil d'administration. Sont élus, les ci- toyens : Batin, Abadie, Hubert, Cagnacq, Barque, Chaumet, Epinoux, Couët, Chau- vreau, Hervault, Huel, Giraud, Jannella. Le Maître, Martel, Prior, Périssons, Mué. Sont élus membres de la commission d'étu- des, les citoyens : Guiraud, Berlin, Boyer, Chiron, Goyennetche, Guémard.

Les délégués ont ensuite décidé de se réu- nir le lendemain dans une séance supplé- mentaire où seront examinées un certain nombre de propositions présentées par divers groupes.

## Le banquet

Les congressistes se sont, à l'issue de la séance, réunis au banquet fraternel qui a eu lieu à l'avenue de Cléry, en un banquet fraternel qui s'est prolongé jusqu'à trois heures.

Les citoyens Cagnacq, Bussagatz, Agra- nier, Abadie, Névo, et plusieurs autres mili- tants, ont prononcé des discours très inté- ressants à l'Union générale. Puis on a chanté des chansons glorifiant la fraternité sociale et la souveraineté du travail.

## A. M.

P.-S. — Nous avons, dans notre dernier compte rendu, écrit que l'indemnité d'habil- lement de 60 francs serait un droit le 1<sup>er</sup> juil- let de l'an prochain. C'est le 1<sup>er</sup> juillet 1907 que cette réforme sera un fait accompli. Il était nécessaire de rectifier.

de manière que la foule était plus bruyante qu'après la messe, et qu'il y en avait qui, rouges comme des coqs de redevance, empoignaient le saint et l'attachaient à d'autres qui se rebiffaient comme de beaux diables, n'ayant pas eu le temps de se fro- ter. Dans cette foule, sentant la poussière moiste et le renfermé du déshamp, de ces pressés de gens à l'haleine vineuse, sales, suants et échauffés par la marche, ou ayant des plaies, une odeur dégoutante. On com- mençait à ne plus se gêner ; on parlait fort, les gens se débattaient, on défilait les manches pour se froter le bras ; les femmes se dégrafaient le corsage pour faire toucher au saint une lègne gonflée par un dépôt de lait, ou se troussaient pour détacher leurs jarretières et se froter les jambes à nu, laissant voir sans honte leurs genoux cras- seux. Parmi ceux qui étaient là en curieux, comme moi, il y avait parfois un jeune homme de risée en voyant tout cela ; mais les hon- nêtes gens croyants, qui attendaient leur tour et gagnaient le saint, regardaient de tra- vers les moquandiers. Du milieu de ce bour- donnement sourd, de ce brouhaha de réclama- tions et d'apostrophes sales, s'élevait parfois la plainte d'un malade poussé par une main brutale, ou le cri d'une femme dont le pied était écrasé par un gros soulier ferré. Car tous ces gens, comme affolés, se poussaient, se bousculaient, se marchaient sur les oreilles et se frotaient les côtes à coups de coudes, avec des jurons étouffés. Et, dans ce temps, à l'entrée du petit chœur, le curé récitait toujours des versets de l'évangile, les sous tombaient toujours, emplissant pres- que la soupière du sacristain.

De la cohue pressée sortaient des hommes qui se reboutonnaient, des femmes qui s'a- grafiaient ou rattachaient leurs bas bleus avec le bout de chanvre ou de lièze qui leur servait de file-chausses. Et peu à peu, com- me il ne venait plus personne, le tas dimi- nuait de tous ceux qui avaient satisfait leur

## LA CATASTROPHE DE L'« IENA » LENDemain DE FUNÉRAILLES

Inhumations à Toulon. — Transports des cercueils. — A bord du cuirassé.

La journée d'hier a été marquée par les obsèques solennelles des corps qui seront inhumés à Toulon, et par le transfert des cercueils qui seront envoyés au pays natal. Il y a eu une trentaine d'inhumations ou de transferts.

Les obsèques du mécanicien principal Joel Estève, ont eu lieu en présence d'une assis- tance considérable.

Les députés et les sénateurs du départe- ment ainsi que plusieurs autres députés qui sont restés aujourd'hui à Toulon, tels que MM. Henri Michel, Joly, Fort, Adigard, Ma- thieu, y assistaient.

Le dent était conduit par les amiraux Man- ceron et Marquis, et par M. Barquillet, ins- pecteur en chef des mécaniciens. Au cimetière, ce dernier a fait l'éloge des mécani- ciens et des chauffeurs qui ont été particu- lièrement déplorés par l'explosion.

Le service de surveillance a été renouve- lé autour de l'*Iéna*. On continue à considé- rer que les tas d'obus amoncelés au fond du bas- sin de Missiessy doivent être rigoureusement gardés.

Le général Gosset et l'ingénieur en chef Liouville poursuivent leur enquête au sujet des poudres.

Le président de la République est rentré hier matin à l'Élysée où il est arrivé à neuf heures.

## A travers Paris

Rue Saint-Antoine. — Un ouvrier tou- rner sur bois, Gustave Klauer, âgé de vingt- six ans, demeurant, 61, rue de Montreuil, rentrait chez lui, samedi soir, lorsque, à l'angle du faubourg Saint-Antoine et de la rue Faidherbe, il fut assailli par un inconnu qui le frappa de trois coups de couteau à la poitrine.

Trouvé râlant sur la chaussée, par des agents, quelques instants après, le blessé fut transporté à l'hôpital Saint-Antoine où il ne tarda pas à rendre le dernier soupir.

Le meurtrier présumé, le nommé Joseph Petitjean, sculpteur sur bois, 61, rue Mon- torgueil, a été arrêté, ce matin, par des gar- diens de la paix du 11<sup>e</sup> arrondissement qui l'ont mis à la disposition de M. Rousselot, commissaire de police du quartier Sainte- Marguerite, qui l'a envoyé au Dépôt. La ven- geance serait le mobile de ce meurtre.

Avenue de la République. — A deux heu- res du matin, à la suite d'une discussion, le nommé Charles Kadeur, âgé de trente-huit ans, ouvrier tourneur, demeurant passage Bourchart, a frappé de deux coups de cou- teau le nommé Jacques Frenoux, comptable, demeurant 51, avenue de la République.

Le blessé dont l'état est grave a été trans- porté à l'hôpital Saint-Louis et Kadeur, con- duit au Dépôt.

Garçon de commissariat attaqué. — La nuit dernière, au moment où il allait quit- ter le commissariat de police du boulevard de Béry, le garçon de bureau, Alexandre, fut abordé par un individu qui lui dit, à brûle- pourpoint : « Sale v..., tu m'as dénoncé, tu vas me le payer ».

Sortant un couteau de sa poche, il s'appré- tait à en frapper Alexandre, lorsque celui-ci, aidé de quelques passants, réussit à mal- triser son agresseur jusqu'à l'arrivée des agents.

C'est un rôdeur dangereux, nommé Al- phonse Lecocq, nanti déjà d'un casier judi- ciaire bien garni.

Pour surprendre sa femme en flagrant délit d'adultère. — M. X., mandataire aux Halles, se présentait hier, à neuf heures du matin, chez M. Cottillon, commissaire de police et lui tenait le petit discours suivant : « J'ai été entortillé cette nuit dans un hôtel du 6<sup>e</sup> arrondissement. Je m'en suis aperçu pres- que aussitôt et j'ai pu suivre la voleuse qui est allée d'abord, boulevard Saint-Michel, rejoindre deux hommes et une femme avec lesquels elle est allée dans un hôtel sis au 22 de la rue de la Victoire. Elle a certainement encore sur elle les 1,800 francs qu'elle m'a pris ».

M. Cottillon se transportant à l'hôtel indiqué fit garder les issues par cinq agents et monta dans la chambre qui lui fut désignée par le garçon de l'hôtel.

A son appel, la porte s'ouvrit et... l'on aperçut en costume plutôt sommaire l'épouse du mandataire et l'amant d'icelle qui, de bonne grâce, se laissa dresser procès-verbal.

Comme dans les bonnes pièces de théâtre, cela se terminera vraisemblablement par un divorce.

## PARTI SOCIALISTE

Section française de l'Internationale ouvrière

## CONSEIL NATIONAL

COMMISSION ADMINISTRATIVE PERMANENTE

Réunion de la Commission, mardi, 19 mars, à huit heures et demie du soir, au siège, 16, rue de la Corderie.

Le secrétaire : Louis DUBREUIL.

Nos abonnés nouveaux recevront, sur leur demande, la collection complète de notre inté- ressant feuilleton JACQUOU LE GRO- QUANT.

Lire en cinquième page la suite du JUIF ERRANT.

## A NOS AMIS

Le succès de notre numéro du 13 mars est plus maintenant assuré.

Plus de 20,000 exemplaires sont partis ce matin à destination des Fédérations et des groupes, qui nous avaient déjà adressés leurs commandes.

Nous avons décidé de faire tirer 25,000 numéros supplémentaires et de les tenir à la disposition de toutes les organisations et de tous les socialistes qui voudront lire, vendre ou distribuer notre numéro de propa- gande.

Camarades,  
Réclamez dans les kiosques, dans les

gares, achetez aux camelots le numéro exceptionnel de l'« Humanité ». Parlez-en dans votre famille, à l'atelier, au restaurant.

Il faut que tous les travailleurs, non seulement les militants, mais aussi les indéfinis, aient, cette semaine, notre journal entre les mains !

L'« Humanité ».

## L'EXPLOSION DE PETITE-ROSSELLE

Presque tous les mineurs blessés par l'explosion de grisou sont morts. — Les obsèques des victimes.

Quelques nouveaux détails nous sont fournis sur la terrible catastrophe minière de Petite-Roselle.

Metz, 17 mars. — Hier, à minuit, soixante-sept morts avaient été remontés.

Dix-huit mineurs qui avaient été blessés ou brûlés sont morts à l'hôpital. Trois autres sont mourants.

Les cadavres ont été transportés dans des chariots dans leurs villages respectifs ; dix-huit victimes demeurent à la Petite-Roselle.

A l'heure actuelle, il y a encore quatre mineurs ensevelis sous les décombres. On espère pouvoir les remonter demain.

L'enterrement aura lieu aujourd'hui à dix heu- res, en présence des évêques de Metz, de Trèves, du président du Landesauschuss, des représen- tants du gouvernement et de l'empereur.

La visite du statthalter

Le statthalter d'Alsace-Lorraine, venant de Sarrebrück, est arrivé ce matin à dix heures, en automobile. Il a visité les blessés et s'est rendu au puits de Veltzien. Le prince s'est fait donner de longues explications sur les causes de la catastrophe. Il a inspecté les différentes parties des machines d'extraction, les ventilateurs et les appareils de sauvetage.

Ensuite le statthalter a interrogé personnel- lement l'équipe de sauveteurs et les rescapés. Il a exprimé ses condoléances aux familles des vic- times au nom de l'empereur et en son nom personnel. Il a tout particulièrement félicité le chef porion Folmer qui a opéré plusieurs périlleux sauvetages.

Le chômage est général dans tous les puits. La reprise du travail aura lieu mardi.

Il semble établi que la catastrophe est due à une explosion de grisou purement accidentelle.

## COLLISION DE TORPILLEURS

Devant Ajaccio. — Deux marins tués. — Un autre grièvement blessé.

Notre marine traverse décidément une sé- rie bien malheureuse. Un nouvel accident, qui a causé deux morts s'est produit, la nuit dernière à bord d'un torpilleur en rade d'Ajaccio.

Voici la laconique dépêche communiquée hier à ce sujet par le ministère de la Ma- rine :

Cette nuit, dans un exercice à tous feux éteints, devant Ajaccio, le contre-torpilleur *Épée* et le torpilleur *263* se sont heurtés. Deux hommes ont été tués dans la collision.

En abordant le torpilleur par le travers de sa chaudière, l'*Épée* avait crevé un tuyau de vapeur.

Les deux hommes dont parle la dépêche du ministère sont morts atrocement brûlés. Ce sont le quartier-maître mécanicien Mousselet et le chauffeur Courbes. En outre, un autre chauffeur, nommé Le Biban, est dans un état très grave.

Le torpilleur a été échoué sur la plage d'Ajaccio.

## NUIT SANGLANTE

La nuit de samedi à dimanche, deux hom- mes ont été tués dans les rues de Paris, un troisième a été blessé griève- ment.

An cours d'une ronde, rue Saint-Martin, des agents entendaient, vers minuit et demie, cinq coups de revolver tirés précipitamment.

En face le numéro 140 de la rue, ils trou- vèrent, étendu inanimé sur la chaussée, un jeune homme d'une vingtaine d'années, vê- tu en ouvrier, portant à la poitrine une profonde blessure.

Au moment où ils arrivaient près du blessé, ils aperçurent, au loin, un individu qui prenait la fuite.

A ses côtés se trouvait un revolver de calibre 7,